



**HAL**  
open science

# Judith Butler et la subversion des normes. Pouvoir être un sujet

Florence Allard-Poesi, Isabelle Huault

► **To cite this version:**

Florence Allard-Poesi, Isabelle Huault. Judith Butler et la subversion des normes. Pouvoir être un sujet. Les grands inspirateurs de la théorie des organisations, EMS, pp.422, 2012. halshs-00733006

**HAL Id: halshs-00733006**

**<https://shs.hal.science/halshs-00733006>**

Submitted on 17 Sep 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Judith Butler et la subversion des normes :  
Pouvoir être un sujet**

*Florence Allard-Poesi*  
**Institut de Recherche en Gestion  
Université Paris-Est**  
&  
*Isabelle Huault*  
**Dauphine – Recherches en Management  
Université Paris Dauphine**

À paraître in O. Germain (dir.), *Les Grands Inspirateurs de la Théorie des Organisations*,  
Mondeville : EMS

Quel est le pouvoir des normes et des discours ? Dans quelle mesure des mots, des techniques, des pratiques sociales influencent-ils et délimitent-ils nos possibilités d'action, nos conceptions du monde, des autres et de nous-mêmes ?

S'inspirant des travaux de Gramsci (Levy et Evan, 2003), d'Habermas (Shrivastava, 1986 ; Willmott, 2003 ; Samra-Fredericks, 2005), de Foucault (Hopwood, 1987 ; Townley, 1993, 1995 ; Knights et Morgan, 1991 ; 1995), de Bourdieu (Oakes, Townley et Cooper, 1998) ou encore de Derrida (Cooper et Burrell, 1988 ; Kilduff et Mehra, 1997), un nombre croissant de recherches en management s'attache à problématiser le regard que nous portons sur les objets, matériels ou discursifs, de la gestion. Bien que s'appuyant sur des courants théoriques variés (voir Alvesson et Deetz, 2000), ces travaux considèrent tous à leur manière que les outils, techniques, pratiques, vocabulaires et connaissances que la gestion élabore et mobilise, sont des phénomènes socialement et historiquement construits. Il s'agit ainsi de chercher à dénaturer ces objets, autrement dit à mettre en question leur processus d'élaboration, d'instruire leurs effets sur les comportements et la subjectivité des acteurs qui les adoptent pour éventuellement ouvrir de nouvelles possibilités d'agir et de connaître (Fournier et Grey, 2000 ; Alvesson et Deetz, 2000).

En interrogeant la constitution des normes de sexe et de genre (in *Gender Trouble, Feminism and the Subversion of Identity*, 1990 ; *Bodies that Matter : on the Discursive Limits of « Sex »*, 1993), le pouvoir des discours de haine et les efforts de l'État pour les régler (in *Excitable Speech, A Politics of the Performative*, 1996), ou encore leurs effets psychiques (in

*Psychic Life of Power, Theories in Subjection*, 1997), le travail de Judith Butler relève pleinement de cet engagement critique.

Elle envisage ainsi le genre comme une performance, c'est-à-dire un ensemble d'actes corporels et discursifs qui, répétés, font advenir ce dont le discours sur le genre parle en créant l'illusion d'un 'noyau interne' organisateur, d'un 'soi genré' naturel. Les normes de genre sont avant tout des structures idéales qui certes contraignent nos comportements, mais qui sont également fragiles, en ce qu'elles ont besoin d'être citées, répétées pour prendre leurs effets. Ce sont de ces répétitions qu'un discours (de haine comme le discours raciste par exemple), tire tout son pouvoir. Des mots ne nous blessent que s'ils participent d'une longue chaîne de citations antérieures au travers de laquelle ils ont acquis une signification particulière (injurieuse dans ce cas). Les normes et discours marquent donc bien nos gestes, nos corps et nos manières de nous concevoir. Ces normes et discours ne prennent cependant leurs effets qu'au travers d'actes corporels et discursifs qui viennent les citer, actes qui, parce qu'ils ne fonctionnent pas de manière automatique et ne savent pas toujours ce qu'ils font, peuvent repousser les limites de ces normes et discours.

Si l'œuvre de Judith Butler est souvent rabattue aux seules questions du genre et des minorités sexuelles, ses contributions relèvent d'un projet théorique et politique plus large : interroger les normes et discours qui se donnent à nous, en révéler et en subvertir les limites. En ce sens, son projet peut être considéré comme exemplaire du mouvement (ou de la théorie) 'Queer', entendu non comme la seule étude des pratiques et identités sexuelles marginales (gay, lesbienne, *drag* ou *trans*), mais comme une « guerre de mouvement au sein du présent, une volonté de s'engager avec le présent, dont, bien sûr, le management » (Parker, 2002, p. 159).

Judith Butler nous enjoint ainsi à travailler plus avant la question des effets des normes sociales et des discours : « En affirmant que les normes sociales sont intériorisées, nous n'avons pas encore expliqué ce qu'est l'incorporation, ou plus généralement l'intériorisation, ce que cela veut dire pour une norme d'être intériorisée ou ce qui arrive à la norme dans ce processus d'intériorisation » (Butler, 1997 [2002], pp. 45-46).

S'inscrivant pleinement dans une conception foucauldienne du pouvoir, Butler s'attache à préciser le double mécanisme par lequel le pouvoir tout à la fois contraint et rend possible nos actions, limite ce que nous sommes et fait de nous des sujets. Cherchant à dépasser les silences de Foucault, elle s'appuie sur la philosophie (Hegel, Nietzsche, Althusser, Derrida par exemple), la linguistique (Austin), la sociologie (Bourdieu), et la psychanalyse (Freud, Lacan, Kristeva, Rivière en particulier), pour analyser le pouvoir 'formatif' des normes et des discours. Quels sont précisément les effets corporels et psychiques des discours et des normes

que nous agissons ? En quoi ces normes et discours nous forment-ils ? Quelles possibilités avons-nous de les subvertir ?

Sur ces questions, les travaux critiques en management se sont développés en déployant une lecture bipolaire de Foucault. D'aucuns (voir Townley, 1993 ; 1995) considèrent ainsi que les techniques et discours de gestion marquent les comportements et la subjectivité des acteurs ; d'autres envisagent ces marques, par leur multiplicité, comme autant de ressources (notamment discursives et subjectives) mobilisables par le 'sujet-acteur' pour leur résister (voir Knights, 2002 ; Laine et Vaara, 2007 ; Samra-Frederick, 2005 ; Thomas et Davies, 2005).

À cette lecture bipolaire, Butler substitue une vision subtile et complexe du caractère formatif du pouvoir.

Elle souligne ainsi (Partie 1) que si la conscience que nous avons de nous-mêmes est bien un effet du pouvoir, notre vie psychique ne saurait être réduite à ces seules inscriptions. Notre conscience est un espace spécifique : il se creuse et acquiert par là une topographie particulière à mesure des renoncements et limites que le pouvoir nous impose. Les normes et discours procéderaient ainsi tout autant par ce qu'ils disent que par ce qu'ils excluent et interdisent de nommer.

Ces mécanismes spécifiques 'd'incorporation' psychique s'accompagnent également d'effets plus directement corporels (Partie 2). C'est précisément dans cette dimension corporelle du pouvoir que Butler situe ses possibilités de subversion. L'exercice du pouvoir suppose que les normes et discours soient répétés, répétition qui peut venir excéder les limites que ces discours et normes nous donnent.

En ce sens, Judith Butler met en garde les chercheurs critiques en management contre une vision toute puissante du langage et des normes et/ou de l'acteur. Le pouvoir avance masqué et procède plus de contournements et détournements que de simples marquages. Ses limites ne sont cependant effectives qu'au travers d'actes qui peuvent venir les subvertir.

## **BIOGRAPHIE**

Judith Butler est née le 24 février 1956 à Cleveland. Philosophe post-structuraliste et féministe américaine, inspiratrice de *la Queer Theory*, elle est titulaire de la Chaire Maxine Elliott dans les départements de rhétorique et de littérature comparée à l'Université de Berkeley en Californie. Elle a obtenu un doctorat de philosophie à l'Université de Yale (1984) et sa thèse a été publiée sous le titre *Sujets du désir : réflexions hégéliennes au vingtième siècle en France* (1987). Ses travaux empruntent tout autant aux théories psychanalytiques, féministes que post-structuralistes. En ce sens, la pensée de Judith Butler ne s'inscrit pas dans une catégorie bien définie, et c'est sans doute ce qui en fait l'originalité. Elle s'inspire des travaux de Freud, de Foucault, de Derrida, d'Althusser, qu'elle questionne et recombine de façon inattendue. Au travers d'une diversité d'objets (les normes, les discours, le corps), Judith Butler interroge la formation de l'identité, entendue comme un processus

d'assujettissement. Le sujet butlérien apparaît une construction continue qui prend place au travers d'un ensemble de normes linguistiques et corporelles, dont il ne peut pleinement s'affranchir, mais dont il peut travailler, repousser les limites.

Ces interrogations philosophiques autour du sujet s'actualisent et se nourrissent de l'action politique. *Gender Trouble* est ainsi né d'une rencontre entre le monde académique et les mouvements sociaux auxquels Judith Butler a participé, d'abord en tant que militante sur la côte Est des États-Unis, puis en tant que Présidente de l'*International Gay and Lesbian Human Rights Commission* (1994-1997). Son travail sur les normes l'a conduit à dialoguer avec Ernesto Laclau et Slavoj Žižek autour de la notion d'universalité (in *Contingency, Hegemony, Universality : Dialogues on the Left*, Verso, 2000). Elle est membre du comité de parrainage du Tribunal Russell sur la Palestine dont les travaux ont débuté le 4 mars 2009.

## **1. RENONCER POUR ETRE : L'EMERGENCE DE LA CONSCIENCE COMME RETOURNEMENT CONTRE SOI**

S'interrogeant quant aux normes de genre, de sexe, de citoyenneté et de race, Judith Butler s'attache à comprendre ce qui fait de nous des sujets : Quels sont les effets de ces normes et discours ? Comment nous constituons-nous en tant que sujets sociaux mais également réflexifs et conscients au travers de ces normes ? Dans quelle mesure ces normes et discours sont-ils à l'œuvre dans la constitution de notre vie psychique ?

### **1. 1. Assujettissement**

Judith Butler reprend ici, en l'approfondissant, la notion foucauldienne d'assujettissement, entendu comme « processus par lequel le soi devient subordonné à un pouvoir et au travers duquel le sujet se forme » (Butler, 1997 [2002], pp. 22-23). Le pouvoir se définit comme un ensemble de conditions qui précèdent le sujet (ie. Le pouvoir agit *sur*) et lui est donc bien extérieur ; En même temps qu'il ne peut exister en dehors de ce sujet qui l'effectue et l'exerce (i. Le pouvoir est agi *par*). Si Foucault reconnaît l'ambivalence à l'œuvre dans cette formulation, il s'en tient à la facette sociale de l'assujettissement et se refuse à en investir les conséquences psychiques.

Butler met directement en question le dualisme politique/psychique : Qu'advient-il de la norme lorsqu'elle est incorporée ? Dans quelle mesure peut-on comprendre cette incorporation comme constitutive de la vie psychique ? Le sujet ici, n'est pas seulement celui ou celle qui agit conformément aux normes et qui acquiert par là une intelligibilité et une reconnaissance sociale<sup>1</sup> ; Il est également une « structure intelligible en formation », autrement dit quelqu'un qui est capable, au sein de certaines limites, de se réfléchir lui-même,

---

<sup>1</sup> C'est la conception du sujet que retient plutôt Foucault, même s'il étudie, dans la dernière partie de son œuvre, comment le sujet en vient à être « attaché à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi » (Foucault, 1982 [2001], p. 1046).

d'être un objet pour soi (ce que Nietzsche et Freud appellent la conscience, Butler, 1997 [2002], pp. 51-52). Quels sont les ressorts psychiques de l'assujettissement ? Par quels mécanismes, les normes et les discours nous permettent-ils de devenir des sujets pour nous-mêmes ?

Pour Judith Butler, la subordination doit se comprendre comme un attachement passionné à soi-même. La vie psychique est ainsi animée par une morale d'esclave selon laquelle il vaut mieux être esclave que de ne pas être. Analysant l'émergence de la conscience (malheureuse) chez Hegel, Judith Butler montre que les efforts entrepris pour renoncer à son corps et échapper par là à la terreur de la mort<sup>2</sup>, bien que visant le renoncement à soi, ne font que le renforcer, en ce qu'ils ressortissent toujours à des actes volontaires. À la manière d'un narcissisme négatif, l'assujettissement aux lois éthiques se comprend comme le signe d'un attachement à soi et à son corps, attachement qui grandit à mesure des renoncements que la loi impose.

Ces processus de renforcement simultané de l'attachement à la loi et à soi sont à l'œuvre dans les mécanismes de la mauvaise conscience chez Nietzsche et du refoulement chez Freud (voir Butler, 1997 [2002], pp. 93-105). Pour Nietzsche, l'idéal ascétique est certes une haine de l'humain et de l'animalité qui est en nous, mais il demeure un acte de volonté (quand bien même il s'agit d'une volonté de néant). Freud, de son côté, envisage le renoncement aux pulsions comme une source de satisfaction et de conscience, en sorte que le refoulement de la libido devienne, en elle-même, une activité libidinale.

Pour ces trois auteurs, l'assujettissement, par l'effort autodestructeur qu'il requiert, aboutit au renforcement de ce qu'il est censé réduire (le corps, la volonté, le désir, la conscience), et donc du sujet lui-même. Suivant là les travaux d'Althusser, Judith Butler voit dans cet effort de renoncement, dans ce mouvement du retournement contre soi à l'œuvre dans l'assujettissement, la figure inaugurale du sujet.

## **1. 2. Le sujet comme trope**

Le retournement contre soi n'est pas seulement un mécanisme par lequel subordination (*subjection*) et conscience (*subjectivation*) se renforcent. Il faut voir dans ce trope, ce tour de l'individu contre lui-même, la figure même par laquelle le sujet vient à l'être. Du Grec *tropos* (qui signifie tour, manière), le trope désigne une figure de style par laquelle un mot ou une

---

<sup>2</sup> Ces efforts se marquent par des actes d'auto-mortification et d'autopunition, puis des 'échappées éthiques' (dans le stoïcisme, le scepticisme, le mépris de soi ou encore la dévotion),

expression sont détournés de leur sens propre (Petit Robert). Si cette figure s'appuie, pour advenir, sur des significations antérieures, elle en génère également de nouvelles (Butler, 1997, [2004], p. 298). C'est ainsi au travers de cette métaphore, que Butler (1997 [2002], pp. 24-26) comprend le rôle des normes et des discours dans « l'élaboration d'une institution du sujet ».

Elle s'appuie ici sur la scène de l'interpellation d'Althusser (voir Butler, 1997 [2002] ; 1996 [2004], pp. 23-24, 47, 57). Un policier interpelle un passant : « Hé, vous là-bas ! ». Le passant se reconnaît et se retourne pour répondre à l'appel. Le passant, dans cette scène, ne préexiste pas encore à l'appel, mais acquiert une existence, une identité sociale, en se retournant. Cette scène par laquelle l'individu devient un sujet suppose que l'individu se sente, d'une certaine manière, coupable. À défaut, il ne se retournerait pas. En ce sens, souligne Butler (1997 [2002], p. 181), « devenir sujet, c'est avoir été présumé coupable, puis jugé et déclaré innocent ; et cette déclaration est le fait d'une répétition : le sujet est continuellement impliqué dans un processus d'acquiescement car il sait que son statut est précaire ».

Un mécanisme similaire de retournement contre soi est à l'œuvre dans la formation de la mauvaise conscience chez Nietzsche. La conscience émerge ainsi d'une promesse : L'individu qui fait et tient une promesse acquiert une volonté, opposée à l'oubli, volonté d'assurer une continuité entre sa déclaration et ses actes. Cette volonté émerge de la pression qu'exerce la société vis-à-vis de celui qui pourrait ne pas tenir sa promesse, et du plaisir que prend ce dernier à s'infliger la souffrance de se sentir coupable. En ce sens, remarque Judith Butler, la fabrication d'une intériorité chez Nietzsche relève bien, comme chez Freud, d'un retournement du désir, de la pulsion ou de la volonté, contre lui ou elle-même.

Si ce n'est une volonté, un désir, ou un individu coupable préexistant, qu'est-ce qui se retourne donc contre soi et pourquoi ? Cette question théorique butte toujours sur un problème grammatical, souligne Butler (1997 [2002], pp. 161, 189), en ce qu'elle cherche à expliquer la formation du sujet à partir d'un sujet déjà là. Se défaisant de tout postulat quant à quelque 'nature' ou pulsion première, Butler (1997 [2002], pp. 100-107, 162-163) considère, avec Foucault, que c'est l'interdit lui-même qui produit le désir, la pulsion ou la volonté qui, retourné contre lui ou elle-même, constituera le sujet. « La répression n'agit pas à l'intérieur d'un champ de plaisir et de désirs donné à l'avance ; elle constitue ce champ comme ce qui doit être régulé, comme ce qui se trouve toujours potentiellement ou réellement, soumis à la régulation » (p. 100). Ainsi, le tabou de l'homosexualité la rend transgressive et produit l'hétérosexualité (Butler, 1999 [2005], chapitre 2). Le tabou de l'inceste, ensuite, crée tout en le déplaçant, le désir d'attachement à la mère ou au père.

Le retournement de l'individu contre lui-même doit ainsi être envisagé comme un désir de soi, désir qui est avant tout un désir de l'autre empêché, désir qui émerge lui-même 'en creux' de l'interdit d'un attachement à l'autre. L'interdit, et plus généralement ce qui relève des normes sociales, n'est de fait jamais 'mécaniquement' intériorisé par quelque noyau interne qui serait 'déjà là', mais produit le désir et le mouvement par lequel l'individu se retourne contre lui-même et devient, par là, sujet.

### **1. 3. Incorporation non mécanique, incorporation mélancolique**

En quoi l'incorporation de la norme est-elle autre chose qu'un simple marquage ? Dans quelle mesure forme-t-elle le sujet ? Suivant ici Freud, Judith Butler (1999 [2005], 1997 [2002]) envisage l'émergence de l'identité de genre, et, plus largement, du sujet, comme un processus mélancolique. Alors que dans le deuil, la perte de l'objet d'amour crée un espace vide qui rend possible d'autres attachements, cette perte est refusée dans la mélancolie de sorte que les traits de l'objet perdu et le désir de cet objet soient littéralement incorporés, et, par là, préservés.

En ce sens, les normes et les interdits constituent la vie psychique moins parce qu'ils promulguent que par ce qu'ils empêchent et nous interdisent de dire. Le processus mélancolique prend place, non pas uniquement parce que l'objet d'amour est refusé, mais parce que cet amour et la douleur de la perte sont inavouables. C'est là, pour Judith Butler (1996 [2004]), que les formes de pouvoir social sont à l'œuvre : En ce qu'elles définissent quelles pertes peuvent ou ne peuvent pas être dites.

Butler introduit ici à la notion de forclusion. Définie par Lacan, cette notion renvoie à ce qui est « empêché, exclu, rejeté entièrement » (Butler, 1996 [2004], p. 186) et qui ne peut, contrairement à ce qui a été « refoulé », jamais être rappelé et porté à la conscience. En ce sens, l'identité de genre résulte de l'incorporation d'un objet d'amour que les normes sociales nous empêchent de dire : l'amour de sa mère, pour la jeune fille, l'amour de son père, pour le garçon.

Cette incorporation (ou rétractation) de ce qui est forclos et qui inaugure le sujet en tant que 'monde interne' n'est pas simple reproduction de l'objet perdu. L'attachement et le refus de la perte de l'objet poussent certes à sa préservation, mais la perte de cet objet suscite en même temps la colère, colère qui est également ramenée en soi. Le moi se scinde alors en une instance critique, une conscience, qui juge le moi de l'intérieur (Butler, 1997 [2002], p. 197). S'opère par là une spatialisation de la psyché.



Le processus mélancolique, parce qu'animé de sentiments ambivalents, induit ainsi des rétractations et produit une topographie spécifique de la psyché, dont les frontières sont définies par les normes de la vie sociale (ce qu'elles excluent, interdisent de dire). Le sujet n'est donc pas 'intérieurisation' de la loi, et ne se retourne que secondairement contre lui-même. Il est avant tout une production spécifique au travers d'une série de pertes et de substitution. Les lois ne sont donc pas littéralement acceptées ; mais elles sont à l'origine de la vie psychique au travers de leurs dissimulations et retournements (Butler, 1997 [2002], p. 285).

Judith Butler avance ainsi une interprétation psychanalytique de Foucault en soulignant que le pouvoir disparaît, en quelque sorte, dans la vie psychique en la constituant. Elle nous propose également une relecture foucauldienne de Freud, dans laquelle le désir d'être un sujet émerge de ce que le pouvoir forçât. C'est également au travers de cette relecture qu'elle envisage les possibilités de subversion du pouvoir.

Loin de rabattre l'incorporation à un phénomène psychique, Butler (1999 [2005]) considère que le pouvoir définit, en les normalisant, les frontières de nos désirs, gestes, postures et perceptions du corps. Elle suit là Foucault (1975), pour lequel l'âme, entendue comme la conception dominante du sujet à une époque donnée, est « une prison du corps », en ce qu'elle inscrit sa surface et en trace les limites (Butler, 1997 [2002], p. 257).

Parce que l'assujettissement et la normalisation ne constituent jamais pleinement le sujet (Butler, 1997 [2002], p. 149), les gestes et les actes par lesquels le pouvoir manifeste ses effets ont toujours besoin d'être répétés. Se démarquant alors de la psychanalyse, en particulier lacanienne, pour laquelle la répétition, et, plus largement, la résistance du sujet à la loi ne font jamais que la perpétuer, Butler (1999, [2005]) considère, avec Foucault (1975), que ces actes, par leur prolifération, sont susceptibles d'engendrer des effets qui l'excèdent<sup>3</sup>. C'est au travers de cette dimension corporelle du pouvoir donc, que le sujet peut subvertir ces limites et, par là, devenir autre.

## **2. REPETER POUR SUBVERTIR ET DEVENIR AUTRE**

Judith Butler associe les processus d'assujettissement à des manifestations et des effets corporels (Butler, 1993 [2009]) que le concept de performativité permet de préciser (Butler,

---

<sup>3</sup> Cette conception de la résistance se démarque également des lectures psychanalytiques de la résistance en management, pour lesquelles l'ambivalence du sujet vis-à-vis des méthodes modernes de contrôle (suivant ici une lecture 'libre' de Butler), ou l'échec des processus de constitution de l'identité dont elles sont supposées procéder (suivant là Lacan), manifestent de la résistance (voir Roberts, 2005).

1996 [2004]). Au travers de cette notion, le discours et/ou la norme sont appréhendés comme des conduites sociales mais également corporelles (2.1). Les normes de genre, dans cette perspective, ne sont plus des catégories universelles et a-historiques attachées à quelque 'essence', mais des performances discursives et corporelles qui, pour prendre leurs effets ont besoin d'être répétées (Butler, 1999 [2005]). Cette dimension corporelle et 'citationnelle' de la norme et du discours met en lumière leur relative fragilité et la possibilité de leur subversion (2. 2). Conserver une distance vis-à-vis du pouvoir des mots, les rejouer, travailler leurs limites, constituent l'essence même du travail critique.

## **2.1 Les normes et le discours comme performances sociales répétées**

Si les normes et les discours nous constituent au travers de ce qu'ils nous disent et nous empêchent de dire, ils nous donnent également une 'puissance d'agir' (Butler, 1996 [2004]). D'abord, suivant ici Althusser, parce qu'en nous interpellant, un discours nous définit certes (en tant qu'homme, femme par exemple), mais nous autorise également à nous adresser à d'autres (Butler, 1996 [2004], pp. 50-51). Ensuite, suivant là Austin, parce que ce caractère performatif du langage, qui fait advenir ce dont il parle, procède d'une dimension rituelle qui suppose la répétition du discours.

Butler précise ici la notion de performativité telle qu'envisagée par Austin. Ce dernier définit les actes de discours illocutoires comme des actes qui, en disant quelque chose, le font. Il les distingue des actes perlocutoires, actes qui produisent certains effets, effets qui ne sauraient se confondre à l'acte de discours lui-même.

Cette capacité à produire des effets matériels, qui est au cœur de la notion de performativité, a suscité de nombreux débats aux Etats-Unis, en particulier autour des effets des discours racistes et/ou du 'langage' pornographique et de la nécessité (ou non) de les réglementer. Judith Butler s'appuie sur ces nombreuses controverses pour interroger les conditions permettant à un discours ou un acte (ie. brûler une croix) d'acquérir cette dimension performative. Ainsi, remarque-t-elle, tous les actes de discours (illocutoires ou perlocutoires) ne sont pas suivis d'effets, il existe bien des performatifs 'ratés'. Certains discours, enfin, produisent des effets inattendus.

Quelles conditions un acte de discours doit-il satisfaire pour faire advenir ce qu'il dit ? Pour Austin, rappelle Judith Butler, un acte devient performatif lorsqu'il s'appuie sur des conventions (relatives au locuteur, à ce qu'il dit, à son audience, et au contexte dans lequel il parle), conventions qui sont évoquées au moment de l'énonciation. Cependant, souligne

Judith Butler, le pouvoir du discours n'est pas que conventionnel au sens d'Austin<sup>4</sup> ; il est également rituel en ce qu'il a été et sera répété par d'autres.

Cette dimension rituelle, plus que strictement conventionnelle de la performativité, amène Judith Butler à souligner les dimensions temporelles, d'une part, et corporelles, d'autre part du 'pouvoir des mots'.

D'un côté, en effet, le discours raciste fonctionne bien par invocation de conventions : il requiert le sujet pour être prononcé cependant qu'il ne commence ni ne s'achève avec le sujet qui parle ou avec le nom spécifique qui est utilisé (Butler, 1997 [2004], pp. 57-59). Mais l'injure a également une historicité et c'est de la répétition de ses usages, de leur sédimentation qu'elle tire sa force et se fixe. Si le discours produit un effet (qu'il blesse, par exemple), ce n'est pas en raison d'une intention qui gouverne avec succès l'acte discursif, mais seulement parce que cet acte rappelle des actes ou des pratiques antérieurs. Et un performatif ne réussit que dans la mesure « où il utilise et masque à la fois les conventions constitutives par lesquelles il est mobilisé » (Butler, 1997 [2004], p. 80).

De l'autre, rappelle Butler, un discours est (aussi) un acte corporel. Au discours est attachée une dimension tout autant linguistique que matérielle, laquelle permet de redoubler la puissance de l'acte linguistique : « Il y a ce qui est dit, et il y a une sorte de dire que l'instrument corporel de l'énonciation accomplit » (Butler, 1997 [2004], p.32). La performativité désigne alors la façon dont nous répétons, citons, et re-signifions par là les normes vécues dans un registre corporel (Butler, 2003).

C'est au travers de ce double aspect de la performativité que Judith Butler interroge et 'défait' les normes de genre. Qu'est-ce qu'être une femme ? Que voulons-nous dire par 'femmes' ?

Pour Judith Butler, le genre est une 'norme', et, en ce sens, une performance. Ce sont les pratiques du corps, répétées, qui instituent le genre. Le genre est seulement l'effet des normes de genre (Fassin, 2005, p.14).

La performativité de genre procède ainsi d'une métalepse, en ce que l'attente d'une essence genrée produit ce qu'elle pose à l'extérieur d'elle-même. Il y a dans l'hétérosexualité obligatoire, soutient Butler (1990 [2005], p.30), une certaine idée de la cohérence du genre qui fait de ce qu'une personne sent, de sa façon d'agir, de sa façon de s'exprimer sexuellement, l'expression et l'accomplissement d'un genre. En répétant ces normes de genre, nous participons ensuite d'un rituel qui produit ses effets à travers un processus de naturalisation qui se tient dans et par la culture ; nous faisons, par là, le genre (Butler, 1990,

---

<sup>4</sup> Il est en effet impossible de définir l'ensemble des circonstances dans lesquelles un mot acquiert un pouvoir injurieux par exemple.

[2005]) ; de sorte que la notion de « femme » renvoie à une construction dont on ne perçoit pas la fin.

Pour Judith Butler, l'enjeu consiste alors à 'défaire' le genre en vue de lutter contre la violence des normes et ébranler le caractère évident, naturel, tenu pour acquis, de la matrice hétérosexuelle. Nous 'jouons' le genre et participons par là d'une « comédie de l'hétérosexualité ».

Cette analyse du genre comme performance, dans ce qu'elle peut avoir de 'théâtrale', ne nous permet pourtant pas de le déconstruire de manière volontaire. Se défaire de l'emprise des normes suppose d'avoir recours à ce que Judith Butler (2004 [2006]) appelle une répétition subversive.

## **2.2 Le travail critique des normes ou la puissance d'agir**

En questionnant le lien entre l'acte de discours et ses effets, la conduite de la norme, en soulignant le caractère contextuel et historique de leur pouvoir, Judith Butler en révèle toute la fragilité. S'éloignant de la performativité austinienne, elle propose une théorie de l'agir linguistique qui, en interrogeant le pouvoir des mots et des normes, conçoit la possibilité de leur subversion.

En re-citant les termes injurieux '*queer*' ou '*nigger*', on peut les renvoyer à son auteur sous une forme inédite, les détourner de leurs buts premiers et accomplir ainsi un renversement de leurs effets (Butler, 1997 [2004], p.35). Le terme *queer* a ainsi été utilisé pour désigner de façon péjorative les homosexuels. Il a cependant été repris par le mouvement *queer* pour ébranler les dichotomies, rompre avec les oppositions binaires et défier les identités stables.

De la même manière, la *drag queen* décrite dans *Trouble dans le genre* répète les normes du genre féminin. Mais dans cette répétition, s'insinue un décalage car la *drag queen* souligne que le genre est une comédie, une mise en scène, qu'il consiste fondamentalement à endosser des rôles ; Au travers de cette répétition parodique donc, la *drag queen* subvertit le genre. « L'institution de nouveaux modes de réalité passe notamment par la corporalisation (*embodiement*), pour laquelle le corps n'est pas compris comme un fait établi et statique, mais comme un processus de maturation, un devenir qui en devenant autre, excède la norme, la retravaille et nous montre que les réalités auxquelles nous pensions être confinés ne sont pas gravées dans le marbre » (Butler, 2004 [2006], p.43-44).

S'inspirant de cette conception, Damian Hodgson (2005) montre comment un tel processus est également à l'œuvre dans les pratiques managériales. Il examine les réponses des membres

des équipes-projet face aux injonctions à une 'conduite professionnelle' émanant de la direction. En mobilisant le concept de performativité emprunté à Judith Butler, il souligne non seulement l'assujettissement des salariés à la norme de 'professionnalisme' mais aussi leur capacité à la parodier. Ainsi les membres des équipes-projet rejouent, re-citent les normes dans des rituels corporels. Mais ils le font à leur manière ; et c'est dans ce processus de répétition que s'inscrit un décalage, un espace de divergence et de contestation, qui prend la forme de la parodie et de l'humour pour gérer l'anxiété et l'ambivalence du contexte social.

Pour Butler, les structures sociales ne se maintiennent pas d'elles-mêmes, mais seulement parce que les normes sont entretenues et répétées « dans une sorte de rituel obsessionnel tragi-comique » (Vidal, 2006, p.229). Cette conception des normes et des discours se démarque de la notion d'*habitus* bourdieusien (voir Butler, 1996 [2002]). Pour Bourdieu en effet, les normes sont stables, en ce qu'elles s'accumulent au sein de contextes eux-mêmes considérés comme stables. Bourdieu fait ainsi des institutions sociales des données statiques et il ne « parvient pas à saisir la logique d'itérabilité qui gouverne les possibilités de transformation sociale » (Butler, 1997 [2004], p.197). Or ce sont de ces répétitions que naissent les possibilités de déraillement, condition même de la re-signification. Les institutions sociales sont ainsi susceptibles de changements, d'altérations, de « reterritorialisations ».

Si Butler insiste sur les processus d'assujettissement à la norme, elle suggère la nécessité de sa répétition, nécessité qui ouvre la possibilité de sa transformation ou subversion. Le performatif joue dès lors un rôle crucial dans la formation du sujet, en même temps qu'il permet sa reformulation continue. « Le « je » que je suis est constitué par des normes, il dépend d'elles, mais il doit aussi s'efforcer de vivre de façon à maintenir une relation critique et transformatrice avec celles-ci » (Butler, 2004 [2006], pp.15-16).

La critique désigne alors une mise en question des termes par lesquels la vie est contrainte, pour ouvrir des modes de vie différents. L'œuvre de Judith Butler revêt ainsi clairement une ambition politique.

Ses analyses ont permis de renouveler les théories féministes, qui ont tendance à élaborer leur défense sur l'existence d'une 'identité féminine'. Il s'agit, soutient Judith Butler, de revenir sur l'hypothèse d'hétérosexualité qui stabilise cette supposée 'identité', régule le genre et maintient l'ordre sexuel. Car il y a des implications coercitives et régulatrices dans la construction féministe classique, même lorsque la construction a été entreprise à des fins émancipatrices (Butler, 1999 [2005]). Supposer qu'il existe une identité féminine à libérer, réifie les rapports de genre, réification qui participe de la reproduction des normes et empêche

de s'en défaire. La théorie *queer* s'oppose ainsi à toute conception fixiste et essentialiste des identités, pour souligner qu'aucun être humain ne peut ni ne doit jamais être complètement défini. Ce faisant, elle lutte contre le racisme, l'homophobie, la subordination des femmes, autrement que sur des bases identitaires.

L'analyse de Judith Butler permet, plus largement, d'instruire la problématique de l'universalité des normes. Le monde social nous enjoint en effet de vivre dans des catégories prédéfinies qui occultent une partie de notre existence (Butler, 2003). Or, les termes par lesquels nous sommes reconnus en tant qu'humains sont élaborés socialement et varient (Butler, 2004 [2006]). Quand elles ne tiennent pas compte des contextes singuliers dans lesquels se déroule l'action humaine, quand elles appellent à se conformer à des prescriptions universelles, les normes éthiques sont violentes. Il est dès lors important de « cesser d'imposer à tous ce qui n'est vivable que pour certains et, d'autre part, d'éviter d'interdire à tous ce qui n'est invivable que pour certains » (Butler, 2004 [2006], p.21).

La critique doit être ici dissocié de celui de destruction ou de pure négation. Il s'agit plutôt, d'ouvrir la possibilité du questionnement sur nos présupposés « et de nous encourager à vivre avec l'inquiétude suscitée par ce questionnement sans y mettre un terme trop rapidement (...), parce que cette inquiétude accompagne l'émergence de nouvelles possibilités » (Butler, 1999 [2005], p.101).

## CONCLUSION

L'œuvre de Judith Butler a fait l'objet d'une réception tardive en France que l'on a pu expliquer par une certaine frilosité des éditeurs, par la rareté des lieux de recherche sur le genre et les sexualités ou par le rejet de tout ce qui pouvait rappeler la « pensée soixante-huit », souligne Jérôme Vidal (2006). Il évoque également un véritable « trouble dans la réception ». On a ainsi accusé Butler de relativisme radical, lequel pouvait justifier violence et domination ; on a insinué que sa conception de l'ambivalence des normes de genre perpétuait la domination masculine, et que ses textes, marqués par un jargon incompréhensible, n'avaient guère de sens.

La lecture des travaux de Butler n'est certes pas aisée. En affrontant les questions de la nature du pouvoir des normes, des mécanismes dont l'assujettissement procède, elle en délaisse les conceptions univoques pour révéler, au travers de leur temporalité, tout à la fois leur force et leur fragilité. Nous croyons, affirme Judith Butler, que les choses sont ce qu'elles doivent être parce qu'elles ont été naturalisées (Butler 2005, p.98). Il faut donc soumettre la *doxa* dominante à une analyse approfondie et faire en sorte que l'évidence devienne « spectrale,

étrange ». En cela, l'entreprise de dénaturalisation que poursuit Butler peut constituer une source d'inspiration pour les théories des organisations et son courant critique<sup>5</sup>.

Son œuvre nous invite ainsi à nous défaire des conceptions 'toute puissantes' des normes et du langage d'un côté, de l'acteur de l'autre.

Si les normes et les discours participent de notre subjectivité, leur influence ne relève pas d'une simple inscription. L'incorporation des normes qui nous amène à l'être en tant que sujet conscient et réflexif procède bien plus d'un renoncement, d'un détournement d'un objet qui nous est interdit (en tant qu'objet de désir, objet de discours). Cette perspective invite à prendre quelque distance avec l'ensemble des analyses qui, en théorie des organisations, envisagent la subjectivité des acteurs comme simple reflet de normes ou discours circulant (voir, par exemple, Laine et Vaara, 2007 ; Knights et Morgan, 1991 ; 1995).

Corrélativement, le travail de Butler nous incite à nous défaire d'une conception 'toute puissante' ou musculaire du langage. Ce que les acteurs disent n'est pas nécessairement le reflet de leur vie psychique, pas plus que ces discours ne doivent être assimilés à des conduites. Car si les discours et les normes nous amènent à l'être en tant que sujet sociaux, ils ne définissent pas littéralement notre vie psychique. Il s'agit dès lors de relâcher le lien souvent trop fort que nous établissons entre 'sujet' (entendu comme sujet social) et 'subjectivité' (au sens de vie psychique).

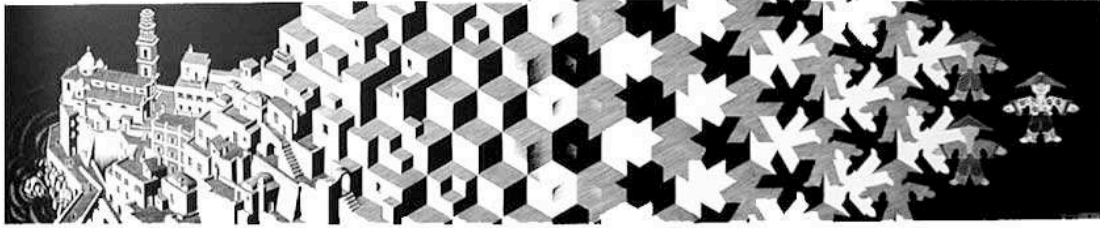
L'analyse de la performativité proposée par Butler souligne enfin que ce n'est qu'au travers de leur répétition que les normes et discours ont prise sur nos conduites. En ce sens, ni le sujet, ni les normes ou le discours, ne sont jamais 'souverains'. En tant que performances, les normes et les discours supposent d'être répétés, re-cités, répétition qui ouvre la possibilité de leur subversion. Alors que les recherches en management voient dans les 'contre-discours' ou les contre-normes, la manifestation de résistance susceptibles de transformer les normes et les discours en vigueur (voir Bartunek, 1984 ; Knights, 2002, par exemple), Judith Butler considère que la transformation des normes et des discours procèdent à la manière des métamorphoses d'Escher (voir figure 1 ci-après). La répétition d'un même motif est susceptible de transformer le motif lui-même et les limites qu'il trace.

---

<sup>5</sup> Les travaux s'appuyant sur l'œuvre de Judith Butler au delà de la seule allusion, sont rares (voir Bowring, 2004 ; Brewis and Linstead, 2000 ; Fournier, 2002 ; Gherardi, 1995 ; Hodgson, 2005 ; Knights, 1997 ; Parker, 2002).

## Figure 1. Métamorphose 1. Escher

Source : [www.alconis.com/.../escher/Metamorphose%201.jpg](http://www.alconis.com/.../escher/Metamorphose%201.jpg)



Nos possibilités de ‘changer’ le monde dans lequel nous vivons sont en ce sens limitées. Nous ne faisons bien souvent que travailler, au travers de leur interrogation et de leur répétition, les frontières qui nous définissent. Une invitation à nous défaire de tout ‘grand discours’ quant à nos capacités de (nous) faire ou défaire (de) nous-mêmes et des systèmes sociaux qui nous font...

### Travaux de l’auteur cités

Butler, J. (1990), *Gender trouble: Feminism and the subversion of identity*, Routledge, New York, réédition : 1999 ; Trad. française : 2000, 2005, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l’identité*, La Découverte/Poche, Paris.

Butler, J. (1993), *Bodies that matter: on the discursive limits of « sex »*, Routledge, New York. Trad. française : 2009, *Ces corps qui comptent*, Editions Amsterdam, Paris.

Butler, J. (1996), *Excitable speech : A politics of the performative*, Routledge, New York; Trad. française : 2004, *Le pouvoir des mots, discours de haine et politique du performatif*, Editions Amsterdam, Paris.

Butler, J. (1997), *The psychic life of power. Theories in subjection*, Stanford University Press, Stanford ; Trad. française : 2002, *La Vie psychique du pouvoir, L’assujettissement en théories*, Editions Léo Scheer, Paris.

Butler, J. (2003), « Considérer le problème plus que l’identité », *Revue Mouvements*, n°29, Sept-oct, pp. 123-131.

Butler, J. (2004), *Undoing gender*, Routledge, New York. Trad. française : 2006, *Défaire le genre*, Éditions Amsterdam, Paris. Butler, J. (2005), *Humain, inhumain, Le travail critique des normes*, Entretiens, Éditions Amsterdam, Paris.

Butler, J., Laclau, L. et Zizek, S. (2000), *Universality, hegemony, contingency*, Verso, London.

### Autres références bibliographiques

Alvesson, M., Deetz S. (2000), *Doing Critical Management Research*, Sage, London.

Cooper, R., Burrell, G. (1988), « Modernism, Postmodernism and Organizational Analysis: An Introduction », *Organization Studies*, 9(1), pp. 91-112.

Bartunek, J. (1984), « Changing Interpretative Schemes and Organizational Restructuring: The Example of a Religious Order », *Administrative Science Quarterly*, 29, pp. 355-372.



- Bowring, M. (2004), « Resistance is *not* futile: Liberating Captain Janeway from the masculine-feminine dualism of leadership », *Gender, Work and Organization*, 11(4), pp.381-405
- Brewis J., Linstead S. (2000), *Sex, Work and Sex Work: Eroticizing Organization*. London: Routledge
- Fassin, E. (2005), « Trouble-genre. Préface à l'édition française », in J. Butler (2005), *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte/poche.
- Foucault, M. (1975), *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Gallimard, col. Tel, Paris.
- Foucault, M. (1982), « The subject and power », in H. Dreyfus et P. Rabinow (Eds.), *Michel Foucault: Beyond structuralism and hermeneutics*, pp. 208-226. Chicago: The University of Chicago Press. Trans and repr. in Foucault M. (2001), *Dits et écrits II, 1976-1988*, D. Defert, Ewald F., en coll. avec J. Lagrange (eds.), pp. 1041-1062. Paris, Gallimard, col. Quarto.
- Fournier, V. (2002), « Keeping the veil of otherness: Practicing disconnection », In B. Czarniawska et H. Höpfl (eds.), *Casting the other. The production and maintenance of inequalities in work organization*, London: Routledge.
- Fournier, V., Grey, C., (2000), « At the critical moment: conditions and prospects for critical management studies », *Human Relations*, 53(1), pp. 7-32.
- Gherardi, S. (1995), *Gender, symbolism and organizational cultures*, London, Sage.
- Hodgson, D. (2005), « Putting on a 'Professional performance'. Performativity, subversion and project management », *Organization*, 12(1), pp. 51-68.
- Hopwood, A. G (1987), « The archaeology of accounting systems », *Accounting, organizations and society*, 12(3), pp. 207-234.
- Kilduff, M., Mehra, A. (1997), « Postmodernism and organizational research », *Academy of management review*, 22(2), pp. 453-481.
- Knights, D. (1997), « Organization theory in the age of deconstruction: Dualism, gender and post-modernism revisited », *Organization Studies*, 18(1), pp.1-19
- Knights, D. (2002), « Writing organizational analysis into Foucault », *Organization*, 9(4), pp. 575-593.
- Knights, D., Morgan, G. (1991), « Corporate strategy, organizations and the subject: A critique », *Organization studies*, 12(2), pp. 251-273.
- Knights, D., Morgan, G. (1995), « Strategic management, financial services and information technology », *Journal of management studies*, 32(2), pp. 191-214.
- Laine, P.-M., Vaara, E. (2007), « Struggling over subjectivity: A discursive analysis of strategic development in an engineering group », *Human Relations*, 60(1), pp. 29-58.
- Levy, D., Evan, D. (2003), « A Neo-Gramscian approach to corporate political strategy: Conflict and accomodation in the climate change negociation », *Journal of management studies*, 40(3), pp. 803-829
- Oakes, L.S., Townley, B., Cooper, D. J. (1998), « Business planning as pedagogy: Language and control in a changing institutional field », *Administrative science quarterly*, 43, pp. 257-292.
- Roberts, J. (2005), « The power of the imaginary in disciplinary processes », *Organization*, 12(5), pp. 619-642.
- Shrivastava, P. (1986), « Is strategic management ideological? », *Journal of management*, 12, pp. 363-377.
- Parker, M. (2002), « Queering management and organization », *Gender, work and organization*, 9(2), pp. 146-166.
- Salih, S. (2002), *Judith Butler*, Routledge, New York.
- Samra-Fredericks, D. (2005), « Strategic practice, 'discourse' and the *everyday* interactional constitution of 'power effects' », *Organization*, 12(6), pp. 803-841.

- Thomas R., Davies, A. (2005), « Theorizing the micro-politics of resistance: New Public Management and managerial identities in the UK Public Services », *Organization Studies*, 26(5), pp. 683-706.
- Townley, B. (1993) « Foucault, power/knowledge, and its relevance for human resource management », *Academy of management review*, 18(3), pp.528-545.
- Townley, B. (1995), « 'Know Thyself': Self-awareness, self-formation and managing », *Organization*, 2(2), pp. 271-289.
- Vidal, J. (2006), « Judith Butler en France: Trouble dans la réception », *Revue Mouvements*, n°47-48, mai-juin, pp.229-239
- Willmott, H. (2003), « Organization theory as a critical science? Forms of analysis and new organizational forms », in H. Tsoukas, Knudsen, C. (eds.), *The Oxford handbook of organization theory, Meta theoretical perspectives*, Oxford, Oxford University Press, pp. 88-112.